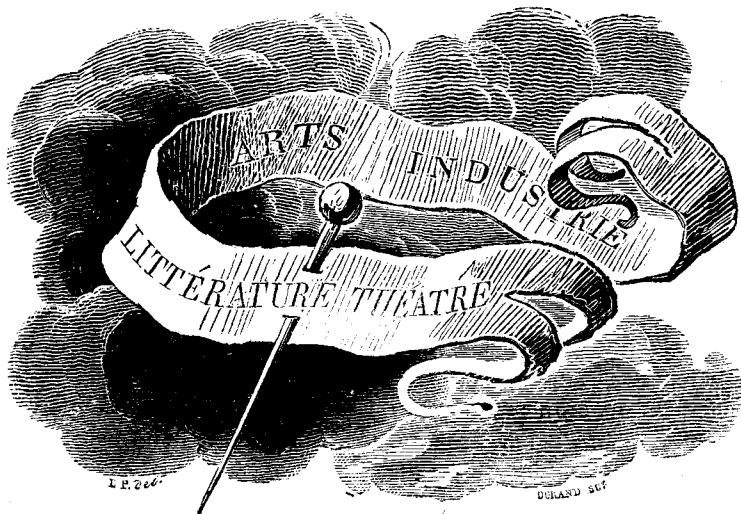


N° 47.

1^{re} Année.

L'ÉPINGLE paraît le Jeudi et le Dimanche. Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 6 fr. pour 3 mois; 14 fr. pour 6 mois; 20 fr. pour l'année; 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Le prix d'insertion des annonces est de 20 c. la ligne, et 15 c. pour MM. les abonnés.



DIMANCHE

5 Juillet 1835.

ON S'ABONNE, à LYON, au bureau du journal, rue de la Préfecture, n. 6, et aux librairies de MM. Baron, rue Clermont; Louis Babeuf, rue St Dominique, et Chambet fils, quai des Célestins.

A PARIS, à l'Office-Correspondance, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18.



L'ÉPINGLE,

Journal de Lyon.

FACULTÉ DES SCIENCES.

Cours de Chimie.

Le phosphore a fourni la matière de la quatrième leçon; le fluor, le brome, le chlore et l'iode, ont été celle de la cinquième.

L'histoire du phosphore nous offre une preuve entre mille, que de belles découvertes ne sont dues souvent qu'au hasard: c'est par la recherche de l'impossible que ce corps simple a été trouvé. Le progrès des sciences ne saurait peut-être aller sans cette condition, et si de toutes les sciences, celles de la morale et de la législation sont encore si peu avancées, peut-être aussi doit-on mettre, en partie, leur retard sur le compte des chemins battus et infertiles que nous avons opiniâtrément suivis et sur la lumière douteuse et incertaine (j'ai presque dit fausse) qui nous a constamment guidés à leur égard. Quoi qu'il en soit, voici l'histoire assez curieuse du phosphore, (φῶς, lumière; φέρω, porter). Brandt, alchimiste de Hambourg, s'occupant des travaux de son art que j'appellerais chimérique, si l'expérience ne m'apprenait pas tous les jours jusqu'à quel point on doit pousser la réserve avant de prononcer ce mot favori de l'ignorance: IMPOSSIBLE, découvrit le phosphore en faisant évaporer l'urine jusqu'à siccité, et en distillant l'extract à une forte chaleur: il en envoya un échantillon à Kunkel, chimiste allemand, qui la communiqua à son ami Kraft, de Dresde; ce dernier se hâta de faire le

voyage de Hambourg, où il acheta le secret de sa fabrication, pour la somme de 200 dollars, et sous la condition de non-révélation. Kunkel, à son tour, désirant vivement connaître le secret, fit de nombreuses expériences, et après beaucoup de tentatives, découvrit enfin lui-même le phosphore, en 1674, cinq ans après Brandt. Sa préparation demeura cependant cachée jusqu'en 1737; ce fut un étranger qui vendit le secret au gouvernement français, et prépara ce corps en présence de quatre commissaires nommés par l'Académie. A cette époque, on ne le trouvait encore qu'en petite quantité, et dans le laboratoire des chimistes, et dans le cabinet de quelques curieux; mais enfin, Gahn, l'ayant trouvé dans les os, en 1769, et ayant publié, de concert avec Scheele, le procédé de son extraction, depuis lors, le phosphore est devenu de plus en plus commun.

Le phosphore est un corps simple, non métallique, transparent, incolore quand il est parfaitement pur; il peut cristalliser en octaèdres allongés. Il répand une odeur d'ail, et ne se trouve point libre dans la nature vu sa grande combustibilité; il brûle lentement à l'air et s'enflamme à 75°. Sa pesanteur spécifique est de 1,77, l'eau étant 1. Il fond à 35° centig. (Thénard et le Dict. des scien. nat. donnent 43° sans désignation de thermomètre); il bout au-dessus de 200° (Thénard), à 271° (Davy), à 290° (Pelletier). La lumière solaire lui donne une couleur rouge. Il s'unit au chlore, à l'iode et au soufre dans toutes proportions. La plupart des métaux sont susceptibles de former des phosphores. Il enlève

l'oxygène à un grand nombre d'acides et d'oxides métalliques. La science s'en est surtout servi pour l'analyse de l'air. Voici comment on le prépare aujourd'hui : on calcine des os et on y verse peu à peu de l'acide sulfurique étendu d'eau. Les doses sont : 1 kilogr. d'os, 2 kilogr. d'eau et 1 d'acide : la masse s'épaissit, et il y a formation de sulfate de chaux ou plâtre, et de phosphate acide de chaux, parce que l'acide ne dissout pas entièrement le phosphate qui se trouve en quantité notable dans les os, comme on sait. On filtre la matière, et on distille à une température très-élevée, dans un appareil convenable. On le moule ensuite, en l'aspirant dans un tube de verre, ce qui demande de certaines précautions pour ne pas devenir dangereux ; on plonge le tube dans l'eau pour opérer le refroidissement, puis enfin, au moyen d'une tige de fer, on l'extrait du tube, et c'est ainsi qu'on l'obtient en petites baguettes, comme on le trouve dans le commerce. Il brûle dans l'oxygène avec un éclat tel qu'on a peine à en soutenir la vue, et pourtant, mis ainsi en regard du disque solaire, cet éclat s'éclipse entièrement. On le conserve dans l'eau bouillie et refroidie sans le contact de l'air, pour empêcher sa lente combustion. Les briquets phosphoriques se font en introduisant dans un flacon à l'émeri de petits bâtons de ce corps, et en le laissant fondre et chauffer pendant long-temps jusqu'à la formation d'une forte croûte oxidée. La médecine en fait quelque usage.

(La suite au numéro prochain.)

Impressions de voyage.

II.

Je regretterai toujours ce bon temps de la littérature *romanesque*, aux œuvres chastes et fantasmagoriques où l'innocence et la vertu de l'héroïne, la constance et le savoir-vivre du héros, formaient la base principale sur laquelle s'échafaudaient une foule d'assassins, de moines et de spectres ; les spectres surtout, avec leurs chaînes, leurs linceuls et leurs os craquant dessous, m'intéressaient au dernier point ; j'y croyais, comme article de foi, et je regrette de ne plus y croire. Le *romantisme* est loin de m'offrir une compensation. — Ce n'est pas qu'il n'ait aussi ses bizarreries prodigieuses ; oh ! certes, il y a de quoi s'impressionner au milieu de ses grimaçantes peintures de nos mœurs modernes, considérées sous tant de faces et de rapports, psychologique, anatomique, physiologique, fantastique, artistique, poétique, prosaïque et amphigourique ; au milieu de tout cela, des baisers qui mordent, des amans qui hurlent, des femmes qui se marient et chantent l'adultère ; quelques poignards du moyen âge et du poison Borgia, il y a de quoi rêver, soupirer, bâiller et s'endormir. — Mais je préfère le *romanesque* ; et lorsque isolé au centre des ruines du château de la Balme, je me vis face à face d'une brèche ouverte au pied de l'antique tour, le souvenir de *Rinaldi-Rinaldo*, de *Victor* ou *l'Enfant de*

la forêt, des *Mystères de la tour d'Udolphe*, etc., etc., me saisit bien plus que celui de *G. Sand*, d'*Alph. Karr* et *tutti-quantum*, y compris l'auteur du *Crapaud*. J'aurais voulu qu'il sortît de cette espèce de souterrain à moitié fermé par des ronces, un brave homme de fantôme qui m'eût grincé des dents en signe d'amitié. — Mais, rien que la solitude, avec un appétit d'enfer gagné dans la rapidité de mon excursion et considérablement développé par l'air vif et pur de la montagne. — Tout préoccupé du cri de mon estomac, je songeais à Alexandre Dumas et à ses *Impressions de voyages*, au nombre desquelles il n'a eu à consigner celle de la faim, que pour la description d'un repas. — Je portai machinalement les regards autour de moi, espérant découvrir quelques fraises, lorsqu'un bruissement de ronces me fit tourner la tête du côté de l'ouverture de la tour. — J'oubliai Alexandre Dumas pour Ducray-Duminil et Lewis, et je tremblai presque de voir se réaliser mes vœux ultramondains. — Un homme sortit de ces ronces en me faisant un salut plein d'urbanité qui me ramena de suite aux choses d'ici-bas ; ce dont je ne fus pas fâché, car je pensais de suite qu'il y avait en ce cas plus de chances de déjeuner, qu'avec un spectre. Je n'étais cependant pas entièrement rassuré sur le compte de mon individu, dont l'aspect bizarre pouvait donner lieu à des conjectures de plus d'un genre : qu'on se figure en effet un homme d'une quarantaine d'années, accouturé d'un vêtement gris presque collant fait d'une étoffe anciennement appelée tiretaine ; à ce vêtement tenait une espèce de capuchon qui servait de bonnet, et sous ce bonnet qui s'arrêtait juste au-dessus de deux sourcils bien noirs, se dessinait une physionomie dont l'expression se perdait dans une forêt de barbe légèrement rousse et brillante. Cet homme portait d'une main une petite hache, et de l'autre, un miroir et une boîte que je reconnus être une serinette, quelque improbable que me semblât l'usage d'un pareil instrument dans ce lieu. — Il parut au premier abord un peu étonné et même contrarié de ma présence, mais après m'avoir examiné rapidement, il s'avança vers moi. — Monsieur est voyageur, me dit-il, et sans doute la curiosité l'a conduit en ces lieux ? — Et de plus, un intérêt bien naturel à l'aspect de ces ruines ; mais si j'ai troublé une retraite ignorée... je me retire. — Non certainement, s'écria-t-il, je ne fuis pas le monde lorsqu'il se présente sous les conditions où il m'est permis de le voir ; restez, Monsieur, vous me ferez plaisir, et si vous pouvez m'accorder quelques minutes pour ma chasse, nous la partagerons au déjeuner que je vous offre de bon cœur, et dont vous devez avoir besoin. Au mot de déjeuner je fis un signe d'acquiescement ; mon inconnu m'invita à le suivre. Je songeais aussitôt au bifteck d'ours d'Alexandre Dumas et à sa pêche à la truite, et je m'apprêtais à recevoir et à transmettre une impression analogue ; seulement, au lieu d'un ours, je ne comptai que sur un renard, et à la place des truites, j'espérais quelques écrevisses dans le ruisseau de la vallée. Mes conjectures ne furent heureu-

sement pas réalisées, car mon conducteur s'arrêta à très-peu de distance du point d'où nous étions partis. Là en face d'un monceau de roches, il posa son miroir sur un plan incliné, se plaça à quelques pas me fit signe de me tenir à distance, derrière lui : toutes ces dispositions faites, il se mit à jouer de la serinette; c'était je crois l'air du *Petit Courrier*. J'avoue que je craignis un moment que mon homme ne fût un fou, et je tremblais pour l'avenir de mon déjeuner; lorsque tout-à-coup je vis sortir des fentes de la roche trois ou quatre serpents d'une grosseur peu commune, qui vinrent se poser en face du miroir, et y restèrent comme fascinés; alors mon inconnu saisit sa petite hache, visa le plus beau et lui abattit la tête d'un seul coup. — Voilà le meilleur plat de notre déjeuner, dit-il, et il enleva son miroir et sa serinette, en m'invitant à le suivre; ce que je fis machinalement.

(La suite au numéro prochain.)

M. CHRÉTIEN.

Ni mes lecteurs, ni moi, ne diraient : *Monsieur Chrétien* pour désigner cet homme, et, *parlant à sa personne*, ne lui donneraient le *Monsieur*. Il n'y a qu'un 93 qui pourrait l'affubler du titre de *citoyen*. Et cependant, possesseur d'une belle maison, bien vêtu, bien nourri, si cela lui convient, pourquoi n'est-il pas *Monsieur*? — Ses impôts sont de plus de 300 fr.; pourquoi n'est-il pas juré, électeur, *citoyen*?

Il exerce un art et pratique un métier. Médecin, opérateur, sa clientèle se compose de deux sortes de malades : les uns s'adressant à lui volontairement, les autres que la justice lui envoie. Si pour les premiers il n'est point infailible, il l'est toujours pour les seconds; son fer brûle ou tranche à coup sûr.

Devinez-vous qu'il s'agit du BOURREAU de notre ville et du département? L'éloquent panégyrique du bourreau par le comte de Maistre, les imprécations de Hugo et de Nodier contre la peine de mort, sont de beaux plaidoyers pour et contre la mission sanglante, confiée par la société à un homme qu'elle note d'infamie. Je n'ai pas le droit de donner mon avis dans une question si grave, d'une solution si difficile. Ce n'est pas une dissertation que vous allez lire; ce ne sera pas non plus une *amplification*. Le bourreau a été si souvent exploité dans les drames, romans et nouvelles modernes, que c'est un sujet rebattu; il serait difficile de présenter l'horrible et le hideux sous des faces nouvelles. Je vais raconter simplement ma visite à M. Chrétien. J'affirme que ma véracité sera entière dans tous les détails que je donnerai sur ce personnage; à ceux qui hésiteraient à me croire, je dirai : Allez voir vous-même; ou, si vous répugnez à une visite, interrogez l'un des visiteurs; plusieurs milliers de Lyonnais, dont quelques-uns des classes élevées, même des dames sont allés le consulter. Ils doivent se rappeler sa figure, son jardin, et l'ameublement de sa chambre.

On m'avait conseillé de m'adresser à lui pour une foulure qui refusait de céder aux prescriptions de mon docteur. On m'avait cité plusieurs cures incontestables dues à son talent : à défaut d'instruction médicale, il a des connaissances anatomiques. Je surmontai ma répugnance, et je me fis conduire au village des Charpennes, à une demi-lieue de Lyon. Il y

est établi depuis long-temps : les médecins de la ville lui ont en vain contesté le libre exercice de son art, et le droit de guérir sans diplôme.

Avant de raconter notre entrevue, voici une anecdote relative à lui. M. de B..., sous le consulat, se promenant sur le quai de la Charité, vit une femme se précipiter dans le Rhône; il l'a retint par sa robe, la sauva et la ramena chez elle, rue Ste-Hélène. En entrant dans la chambre, il remarqua, au lieu de glace sur la cheminée, un trophée ou faisceau d'armes tranchantes : sabres, cimeterres, glaives, haches. Un homme de mauvaise mine, assis à une table, ne se leva ni ne se découvrit mais à son approche, demanda froidement : Qu'est-ce qu'il y a? — M. de B... lui répondit : Je vous ramène votre femme, qui voulait se jeter dans le Rhône. — « Le mari tira sa bourse et dit : Combien vous faut-il pour cela? » — M. de B... s'écria : « Vous êtes donc le bourreau? » — Oui, répondit la femme. Son sauveur s'enfuit sans regarder derrière lui.

M. Chrétien a fait bâtir à l'entrée des Charpennes, à gauche, une belle maison. Elle est précédée d'un bosquet dont presque tous les arbres sont funéraires, tumulaires : les ifs et les cyprès y dominent. Cette décoration est plus convenable que des feuillages fleuris de roses et de lilas.

Sur le perron, un énorme chien vint à moi en remuant la queue. J'aime beaucoup les bons gros chiens : dans la rue j'aurais caressé celui-ci; je cachai mes mains de peur qu'il ne les léchât. Était-ce une répugnance mal fondée? Il n'est pas vraisemblable que ce chien accompagne son maître *les jours de fête*; mais puisque cet animal est caressant pour les étrangers, il est vraisemblable qu'il est caressé par son maître. Vous connaissez les délicieux tableaux d'Horace Vernet : le chien blessé à la bataille; n'êtes-vous pas tenté de caresser ce pauvre caniche? Et cependant, tout à l'heure peut-être, à défaut d'un ruisseau, il se désaltérait dans la blessure d'un soldat mourant. Mais le sang des combats est noble.

La porte me fut ouverte par une jeune fille, fraîche, riante. Elle me dit d'attendre dans le vestibule : *Monsieur* n'était pas levé. Dans une autre *maison*, j'aurais adressé quelques questions à cette jolie personne pour avoir le plaisir de la regarder; mais elle me fit la même impression que le gros chien : elle est de la *maison*; petite-fille, nièce, ou servante de M. Chrétien; j'ignore à quel titre, par quelles fonctions elle tient à lui, par quel lien de famille, ou de servitude, ou... Je n'ose achever.

Dans la chambre voisine, un moment après, j'entendis la voix de la jolie fille; elle y était entrée par une autre porte que celle du vestibule; à sa voix répondit une espèce de grognement qui doit être celui de la hyène à son réveil. Je prêtai l'oreille; les sons des deux voix m'arrivaient sans les paroles : celle du médecin était sourde, dure, rauque, accompagnée d'asthme ou de pituite. L'autre porte s'ouvrit et se referma, et je n'entendis plus ni parler, ni marcher. Perdant patience, je frappai le marteau de la porte d'entrée, pour rappeler la fille; elle vint me dire sèchement que *Monsieur* déjeûnait. Je me résignai. Enfin, je l'entendis rentrer dans sa chambre, il vint m'ouvrir la porte.

Oh! quelle hideuse figure!... Le vrai type de la hyène : tête de côté, nez pointu, yeux mobiles, ne regardant jamais en face. Il semble que le métier de cet homme se reflète sur son visage, et donne une physionomie effroyable à des traits qui ne sont peut-être que laids et difformes, et non pervers et féroces. J'ai vu, j'ai regardé beaucoup de figures de scélérats, soit de ces scélérats politiques qui revivront dans les diction-

naires des hommes illustres, soit de scélérats obscurs, assis sur le banc de la Cour d'assises, ou enchaînés dans un cachot, au bague; aucune ne m'a paru aussi horrible que celle de M. Chrétien, toute prévention à part; ses yeux surtout sont hideux. Ceux de Fouché de Nantes étaient des yeux de colombe en comparaison.

Le médecin me demanda : « Qu'est-ce qu'il y a ? » — Sans lui répondre, je m'assis, je déchaussai ma jambe malade; il plaça mon pied sur une chaise, le retourna pendant quelques minutes, en le regardant de près; je supportai bravement l'attouchement, la pression de ses doigts sur ma chair, que je sentais réchauffée par son souffle. Pour me distraire, je fis l'inspection de sa chambre, et ce que je vis me fit frissonner de dégoût et d'horreur; des trophées d'armes; ce ne sont pas des monumens de son métier, rien qui rappelle ses fonctions : c'est bien pis! la chambre du bourreau de Drontheim, complaisamment décrite par Hugo dans *Han d'Islande*, est moins hideuse que celle du bourreau de Lyon. Les murs de celle-ci sont ornés de gravures et tableaux représentant tous des nudités voluptueuses : Jupiter et Leda, Ixion et la nue, etc. En face de la cheminée, un tableau au pastel : deux amans dans une pose non équivoque!... Infâme rapprochement!... Des images de luxure dans la chambre d'un bourreau septuagénaire!... Je songeai à la jolie fille!...

Il s'aperçut de mon tressaillement : « Vous fais-je mal, me dit-il. — Un peu. — C'est qu'il faut tâter pour trouver la place. »

Il sortit pour aller chercher un onguent. Je jetai les yeux sur les papiers épars qui couvraient sa table : parmi des ordonnances et recettes, était un cahier dont je lus quelques lignes : une requête au premier président de Grenoble. Le pétitionnaire mentionnait son transport avec sa machine dans une petite ville du Dauphiné, ses vacances n'avaient pas été assez rétribuées, il réclamait une gratification. Sur sa tabatière est une miniature, une jolie figure de femme; ce n'est pas la jolie fille.

« Avez-vous apporté des bandes de linge, me dit-il en rentrant ? » — Non. — « Une autre fois apportez-en : je n'aime pas à donner mon linge. »

Je me repensais de mon oubli. Je lui offris mon mouchoir de poche. Il me répondit par une grimace de refus, soit qu'il le trouvât trop fin ou pas assez grand, ou qu'il regardât mon offre comme un reproche à son avarice.

« Quand faudra-t-il que je revienne. » — « Dans cinq jours; mais ne venez pas si matin : je me lève tard. Venez à onze heures. » — « C'est l'heure de mon déjeuner. » — On déjeûne quand on peut. »

Dans la touchante comédie des *Deux Frères*, de Kotzbuë, le capitaine dit au médecin Blum : « Mais, voyez donc, docteur, si des propos comme celui-là ne donneraient pas la goutte à quelqu'un qui ne l'aurait pas ! »

Je ne répondis mot à mon grossier interlocuteur. Si le dicton est vrai « grossier comme un valet de bourreau », peut-on exiger du maître civilité, urbanité ? Je ne voulais proférer que les paroles indispensables; il était inutile de témoigner mon indignation à ce rustre.

A ma place, un visiteur plus curieux, par exemple, Hugo, qui a fait une étude spéciale des tortures et des bourreaux, qui en présente les tableaux les plus hideux, dans le but louable d'appeler l'indignation des lecteurs contre la peine de mort et les supplices, Hugo, dis-je, eût cherché à questionner cet homme. Je n'en fis rien; je ne pus surmonter ma

répugnance, et je doute qu'il eût voulu répondre, à moins que je n'eusse usé de beaucoup d'adresse dans mes interrogations.

Hugo ne se fût pas fait faute non plus d'une dissertation sur les tableaux lascifs, ornant la chambre d'un vieux bourreau. Je suis tenté de me reprocher le peu de mots que j'ai dit à ce sujet.

« Combien vous dois-je ? » — « Dix francs pour la consultation, et cinq pour le pansement. » —

D'après ce tarif, le médecin devrait ne pas se plaindre d'être dérangé de son sommeil du matin, à huit heures et demie. Ce jour-là, je fis l'économie d'un déjeuner. En quittant l'homme, j'éprouvai ce malaise improprement nommé *mal de cœur*.

Un vieil officier d'infanterie, long-temps soldat, à qui je racontais cette visite, me dit : « Je le crois bien, que ça vous fit mal au cœur. J'en ai eu un bien plus fort au camp de Boulogne. Une nuit, à dix heures, une vivandière, nommée Marguerite, vint en courant se cacher dans ma baraque; elle ne me dit pas pourquoi. Avant le jour, elle me quitta. Deux heures après, on me dit : Il va y avoir une exécution. » — De qui donc ? — « La Marguerite » — Qu'a-t-elle fait ? — « Hier, à neuf heures du soir, elle a tué d'un coup de couteau un tambour. » — Oh ! que je fis... Et j'en eus mal au cœur pendant trois jours. »

En quittant la maison j'aurais dû prendre quelques informations chez les voisins. Les commères de l'endroit m'auraient donné des détails biographiques; tout au moins, j'aurais appris si la jolie fille était servante et soupçonnée... Mais il est des situations dans lesquelles on ne peut parler. A la suite d'une exécution la foule se retire en silence; en quittant l'exécuteur, il m'eût été impossible d'articuler une parole.

A la seconde visite, j'étais plus aguerri à ces exécrables yeux, à cette exécration voix; cependant je n'interrogeai pas.

Dans le vestibule, je lus, crayonné sur la muraille :

Venite ad me omnes qui fame et siti laboratis, et ego curabo vos.

Venez, vous qui souffrez de la soif, de la faim :

Venez de vos douleurs ici trouver la fin.

Inconvenante parodie d'un saint appel de l'Evangile!...

Non : dans cette application ne remarquez-vous pas un *aperçu philosophique* ?

C'est la misère qui conduit au crime, le crime à l'échafaud.

C... Z.

GYMNASE.

A mardi la foule au bénéfice de M. Danguin : *La None sanglante*, drame colossal escorté de deux vaudevilles : *Christophe ou le Cuisinier dramatique* et *le Comédien et le Roi de Prusse*. Voici pour combler le vide laissé par M. Emile Taigny, dont les représentations de clôture ont attiré beaucoup de monde. *Un Pont neuf* et *Un Premier Amour* lui ont valu des applaudissemens unanimes; ce jeune acteur a fait ses adieux par deux triomphes.

RESTAURANT.

GRANDE RUE MERCIÈRE, N° 56, AU FOND DE L'ALLÉE.

On sert à toute heure à la carte et au prix fixe : dîner à un franc vingt centimes, composé de potage, trois plats, dessert, demi-bouteille, pain, et à un franc cinquante centimes, la bouteille entière; déjeuner à quatre-vingt-dix centimes, composé de potage, deux plats, demi-bouteille et pain. On loue des chambres garnies au jour et au mois; on donne des cabinets aux sociétés qui veulent être séparées, et on reçoit des pensionnaires.